

9. Le niveau des élèves dans les classes préparatoires aux grandes Ecoles

M. FLAVIEN donne lecture de son rapport :

MES CHERS COLLÈGUES,

Je n'ai reçu aucune communication écrite sur la question dont vous m'avez confié le rapport. J'ai cependant recueilli, dans mes conversations avec plusieurs collègues des classes préparatoires aux grandes écoles, des doléances qui justifient l'exorde, la substance et la conclusion de ce bref exposé : le niveau des bacheliers baisse d'année en année ; pour ce qui est des études scientifiques, la vie intellectuelle de la jeunesse universitaire est en pleine décadence.

Pour des raisons difficiles à déterminer et dont nous chercherons plus loin à nous faire une idée, les élèves qui entrent dans nos classes, non seulement n'y apportent que des connaissances superficielles et une formation technique à peu près nulle, ce qui est normal ; mais, ce qui est plus grave, ils abordent cette période décisive de leurs études avec une absence totale de maturité d'esprit, une puissance de travail inexistante, une incompréhension générale de la vie intellectuelle qui n'a d'égale qu'une ambition souvent démesurée.

Pour préciser par quelques exemples, disons simplement qu'après six mois d'initiation au programme de Mathématiques Spéciales, les élèves de première année ne savent pas transformer des expressions comme $x^3 - 1$, $1 + \cos x$, $2 \cos a \cos b$; ne peuvent étudier correctement la moindre fonction, laissent échapper les périodes, les symétries, les discontinuités les plus manifestes ; ne voient pas, en géométrie, l'avantage à raisonner « algébriquement » ; se sentent totalement perdus devant une forme de pensée un peu générale ou un peu abstraite.

Faut-il accuser l'égalité scientifique ? — J'ai cru, pendant plusieurs années, qu'elle était la grande coupable. Je dois avouer que mon opinion s'est assez profondément modifiée, car ce n'est pas essentiellement une carence d'ordre scientifique que nous constatons. Ce n'est pas sa faute si les élèves ont, à dix-huit ans, un développement intellectuel correspondant à l'âge de quatorze ans, parfois douze, et si ce développement ne se poursuit, chez nous, qu'à la vitesse de quelques mois par année scolaire. Est-ce l'égalité scientifique qui a totalement détruit le bon sens, la mémoire, les facultés d'observation, l'équilibre et l'activité de l'esprit ?

Malgré la diffusion de l'enseignement, et, peut-être, à cause de cette diffusion même, nous assistons à un recul général de la vie intellectuelle. Hier, j'entendais proclamer qu'il faut supprimer, dans la préparation à l'Agrégation, les conférences de pédagogie, c'est-à-dire renoncer à poser, devant les futurs professeurs, le problème d'ensemble de l'éducation, afin de n'en conserver que l'aspect purement technique. Ailleurs, un collègue historien va jusqu'à douter de la possibilité même d'enseigner l'histoire et d'en faire un instrument de formation, sous prétexte qu'on ne peut enseigner que des « techniques ». L'aveu est d'importance et montre à quel point l'atmosphère que nous respirons est meurtrière pour tout ce qui touche à la vie profonde, aux ressorts cachés de l'âme humaine. Tout effort pour atteindre, au-delà du pur savoir, les sources même de la pensée ; pour unifier, dans une véritable synthèse, les multiples formes de la culture ; pour faire converger vers un même centre

des ressources précieuses qui ne demanderaient souvent qu'à s'épanouir, est *à priori* découragé par une ambiance utilitaire et par des préoccupations sans rapport avec le véritable idéal universitaire.

L'attraction des sports, les exigences d'une vie compliquée, la puissance de suggestion des propagandes de toutes natures viennent, en particulier, jeter un trouble profond dans l'essor intellectuel des jeunes, et refoulent souvent au rang des exercices de second ordre, ce qui fait encore, pour bon nombre d'entre nous, la substance et la vertu des humanités.

Sans doute, au bout de trois ou quatre ans de Mathématiques Spéciales, les élèves finissent par absorber le programme du concours et le récitent tant bien que mal. Ils deviendront ingénieurs et, sous la conduite de leurs aînés, sauront exploiter suffisamment les grandes conquêtes scientifiques pour que le progrès matériel n'ait pas sensiblement à en souffrir. Le dommage est plus grave du point de vue humain. Lorsque « la technique aura dévoré la culture », lorsque des esprits, réduits à l'ombre d'eux-mêmes, auront juste assez de vigueur interne pour ne recueillir que les conclusions utilitaires d'une science dont le sens profond leur échappera, n'est-il pas à craindre que la civilisation n'ait préparé elle-même l'instrument de sa chute, en s'abandonnant sans réserve à l'aveugle puissance des forces matérielles ?

Pour conclure, après cette longue digression, je crois que nous devons malgré tout demander le renforcement, au cours des études secondaires, d'une culture scientifique absolument dégagée de toute préoccupation utilitaire, sans renoncer à définir et à atteindre les causes profondes d'un malaise qui s'accroît d'année en année.

L'Assemblée approuve vivement les remerciements adressés à M. FLAVIEN par M. DESFORGE.